Document generated on 08/02/2025 8:06 a.m.

Voix et Images

Portrait d'un critique lettré

Philippe Haeck

Volume 19, Number 2 (56), Winter 1994

Anne-Marie Alonzo

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201100ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201100ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Haeck, P. (1994). Portrait d'un critique lettré. *Voix et Images*, *19*(2), 403–408. https://doi.org/10.7202/201100ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Portrait d'un critique lettré

Philippe Haeck, Collège De Maisonneuve

> Le mot de révolution était souvent prononcé, mais non par les petites gens qui ne faisaient que murmurer contre la vie chère et les bas salaires.
>
> Arthur van Schendel,
> *L'Homme de l'eau*[1]

1

Un portrait qui bouge entre deux propositions. La première de Bernard Groethuysen à partir d'un texte de Diderot: «À vrai dire, aucun homme n'arrivera jamais à en comprendre un autre[2].» La seconde de Brice Parain pour relativiser la vérité de la première: «Après tout, ce qui arrive à chacun de nous n'arrive pas qu'à lui[3].» Ici et là dans ce portrait de Michel van Schendel à partir des deux volumes de *Rebonds critiques*[4], des éclats d'un autoportrait du chroniqueur, confirmant la justesse de la remarque de Jean Paulhan: «Il n'est pas d'écart absolu entre l'entretien commun et cet entretien secret que chacun de nous poursuit avec soi[5].» Ces trois «grands intellectuels, organisateurs du livre» (I, p. 12) je les convoque parce que van Schendel les a nommés, que j'ai eu envie de le lire à cause d'eux, d'aller rouvrir leurs livres en même temps que les siens.

Mettre le nez dans un livre. Le sentir. L'ouvrir ici et là pour voir s'il m'aide à respirer ou si l'air vient peu à peu à manquer. Je n'ai pas d'autre théorie de la lecture que celle-là: établir des liens entre la voix lue et la mienne — est-ce que la parole de l'autre m'éveille, est-ce que son expression me donne l'impression d'être vivant, plus réel. Aimer cet autre, reconnaître ce qui nous est commun et ce qui nous sépare; dire ici je marche avec toi, là je prends un autre chemin. Voilà comment j'ai lu van Schendel, je n'ai pas tout lu, je me suis promené dans ses livres selon ma curiosité, voilà comment je vais continuer à le lire. Dans le premier volume: trois chapitres précédés d'une présentation,

«La fée du logis». Le premier chapitre retrace l'itinéraire intellectuel d'André Belleau, un compagnon de travail mort en 1986, il compte plus de cent cinquante pages, tourne autour de Rabelais et de la lecture de quelques critiques (Curtius, Febvre, Lukacs, Auerbach, Bakthine, Goldmann, etc.); van Schendel y fait en même temps l'histoire de son propre itinéraire — «Je ne peux que dépenser ma bibliothèque» (p. 18). Les deux autres chapitres consacrés l'un à la poésie de Paul-Marie Lapointe et l'autre à la dramaturgie de Claude Gauvreau proposent une lecture fondée pour une bonne part sur la sémiotique de Charles Sanders Peirce dont il donne à la fin du volume un répertoire des principales catégories. Si les trois chapitres du premier volume sont récents, les quatorze du deuxième volume sont anciens, écrits entre 1957 et 1970, ils donnent une bonne idée du «grand éveil culturel des années cinquante et soixante au Québec» (p. 8): van Schendel a choisi parmi tous les textes publiés ou lus à la radio «les seuls susceptibles de montrer les avancées de l'analyse, le mûrissement d'un projet sémiotique d'ensemble» (p. 8).

2

L'intérêt des *Rebonds critiques* tient à la chronique fragmentée de l'aventure intellectuelle d'un universitaire fier de son travail critique — «L'orgueil du labeur est de mon côté» (I, p. 28) —, capable d'en montrer les articulations, d'un homme de gauche soucieux de l'inscription historique de toute parole, d'un immigrant qui apprend à épeler la culture, la parlure de la collectivité qui l'accueille — je pense à l'ami Patrick Straram plus curieux des productions d'ici que plusieurs lecteurs d'ici. Chronique parce que van Schendel ne se contente pas de reproduire tels quels ses textes: il les présente, dit dans quelles circonstances ils ont été écrits, les commente pour apporter un éclaircissement ou dire son désaccord actuel, annonce ici et là d'autres textes (sur Miron, Ducharme, Vanier...) ou livres (le troisième volume des *Rebonds critiques*, *Le Trébuchet de Dante — Formes et institution...*) à venir. J'aime qu'un intellectuel dialogue avec son lecteur, qu'il ne se cache pas derrière un savoir qu'il tente de lui imposer.

3

Sur l'enseignement de la littérature:

> Apprendre à lire est le métier du chercheur littéraire et de l'enseignant; c'est un métier dont il assume d'abord envers lui-même les obligations. Il se met lui-même, très ouvertement mais très périlleusement — sans boussole —, à l'écoute des œuvres, à l'école de leur regard (II, p. 282).

Van Schendel n'est pas toujours fidèle à ce texte de mai 1968; il me paraît avoir besoin de s'appuyer sur le discours théorique d'un autre chercheur. Trop souvent les universitaires au lieu d'inviter à des lectures neuves, se contentent de reprendre la lecture d'auteurs reconnus avec une grille conceptuelle en vogue: chez van Schendel l'attrait des théoriciens marxistes et maintenant le travail pour utiliser la sémiotique de Peirce — je me souviens des années où je suivais avec attention le travail critique d'Henri Meschonnic; en 1976 je notais à la fin de la lecture de *Le Signe et le Poème*[6]: «un livre rigoureux pour le lien de l'écriture et de l'histoire, pour une poétique politique» (je me suis défait de beaucoup de livres critiques mais j'ai gardé ceux de Meschonnic). Le van Schendel que je préfère est celui qui avance librement, en paraissant avoir oublié les concepts critiques de tel ou tel théoricien: les chroniques, textes souvent plus courts, me plaisent plus que les longues analyses où l'armature intellectuelle me paraît lourde — pourquoi vouloir enfermer le texte littéraire dans un système conceptuel alors que l'acte poétique est «anti-conceptuel» (II, p. 91). La théorie devrait toujours se faire légère, laisser plus de place à l'œuvre, à la description des impressions que son expression crée en nous: lire «Ducharme l'inquiétant» (II, p. 260-274), une des plus vivantes lectures faites ici. Le chercheur littéraire et l'enseignant n'ont pas seulement comme rôle d'apprendre à lire, ils doivent inviter à écrire: le seul enseignement véritable est celui de l'écriture, une lecture qui ne conduit pas à l'écriture ne comprend rien à la nécessité pour chaque individu de dire sa parole qui ne peut qu'être unique. Je suis toujours surpris de voir comment certains professeurs écrivains séparent leurs deux rôles; le théoricien oublie ce que l'écrivain sait. Une théorie qui ne s'efface pas pour faire place au chant, au rythme est un faux savoir. Une écriture qui prétend n'avoir pas besoin des autres écritures est une sottise: l'enseignement sert à montrer à travers l'histoire littéraire les différentes filiations qui lient les œuvres entre elles — comment ne pas avoir envie d'ajouter ma parole-écriture à l'une d'elles.

4

Je regarde les photos sur la quatrième de couverture: je pense à Casanova joué par Mastroianni, au comte Mosca, à Jacques Derrida. L'écriture précieuse de van Schendel: induction et séduction. Comme j'ai aimé «La condition stendhalienne des femmes» (II, p. 161-203): éloge de l'intelligence des femmes — «Leur accompagnement m'est nécessaire» (II, p. 8). Si ma mémoire est bonne je n'ai rencontré qu'une fois Michel van Schendel, c'était dans son bureau à l'Université du Québec; je ne me souviens pas de ce qui m'y avait amené, une

charge de cours peut-être, je me souviens seulement d'une voix basse, une voix qui ressemble à ces mots: «le papier d'écolier, plus petit et sage, est celui de la rature et de l'éclaircie: ainsi pointe le chant[7]». J'imagine un homme sévère et charmant.

5

J'aime qu'un critique me donne envie d'ouvrir des livres. Content d'avoir lu *Factures acquittées*[8] de Gertrude LeMoyne, «ce beau texte annonciateur» (I, p. 14) des orientations féministes, d'avoir lu la première page du *Neveu de Rameau* — «Mes pensées ce sont mes catins[9]» —, la postface de Mimésis — «La méthode de l'analyse des textes laisse une certaine latitude à l'interprète: il est libre de choisir et de mettre l'accent sur ce qui lui plaît[10]» —, «La feuille de tremble[11]» d'André Belleau, «l'un de ses plus beaux textes» (I, p. 327). J'ai été lire aussi «Le neveu de Diderot[12]» parce que je me suis souvenu que Jacques Brault aime Diderot, Stendhal, Paulhan autant que van Schendel; il y aurait intérêt à comparer la posture critique de ces deux universitaires, fins lettrés, maîtres de langue, poètes, écrivains parfois précieux — la différence tient peut-être en ce que van Schendel affiche son savoir, exige un savoir critique, garde sans doute en lui l'image de l'intellectuel organique du prolétariat souhaité par Gramsci, tandis que Brault efface son savoir, semble se présenter nu devant les œuvres, jouer au poète chinois marchant seul en forêt, non pressé d'arriver où que ce soit.

J'ai ouvert aussi *Écrits sur le signe*[13] (commencé la lettre à Lady Welby d'octobre 1904) et *Philosophical Writings*[14] (commencé «The Concept of God») de Peirce mais je ne pense pas y revenir: je sais le plaisir qu'il y a à penser un système conceptuel mais celui de Peirce ne m'attire pas, je préfère continuer à bricoler le mien, à le rendre de plus en plus simple.

6

M'a fait sourire l'homme qui rejette le religieux, un exemple va suffire pour illustrer cette figure canonique de l'intellectuel de gauche. Une note de 1992 dit son désaccord avec les expressions «le mystère poétique» et «l'humilité de cette réflexion [celle des poètes sur la poésie]» (II, p. 93) utilisées dans une chronique de 1957: «Mystère? Non: découverte d'un objet qui continue de s'appartenir. Humilité? Non: modestie. Mystère, humilité: le saint-frusquin de la religion» (II, p. 345). Mystère et humilité ne sont pas les frusques de la religion, je dirais qu'ils sont l'ordinaire du vivant et du sacré. Michel van Schendel

est continuellement tendu par son discours critique, peu capable de s'abandonner; s'il l'avait été, il aurait pu lire ses poèmes à la Nuit de la poésie de 1970 au lieu de dire son abstention parce que «cette nuit ne laissera à l'aube qu'une seule cendre, résidu de tous les mots entendus, qui les mêlera tous, qui les réduira tous» (II, p. 310), parce qu'il y sent «une fumée»:

> Elle trace une ligne, celle où se conjoignent un nationalisme diffus et une mystique néo-religieuse. Un nationalisme résurgent du «pays» vague ou de la québécitude. Une mystique néo-religieuse qui, du zen incompris ou de la «mari» au spontanéisme de la fête prétendue, transforme en mood, en humeur vague, en croyance indécise, en simple passivité, en bavardage, les raisons critiques que nous avons, par la poésie et autrement, de mettre en question le monde qui nous est fait (II, p. 310).

Le critique en lui ne peut tolérer à côté de sa parole des paroles qu'il juge non-critiques; si le poète avait été le plus fort, il aurait été assez humble pour dire oui à la parole des autres, respecter le mystère de chaque être. Le savoir critique rend parfois sourd.

7

Me touchent deux passages. Le premier: «J'écris dans l'amitié d'un mort. [...] André Belleau était un grand professeur. [...] Il avait une sacrée carrure de parole, drôle, ponctuelle, informée, passionnée souvent, faussement naïve» (I, p. 31, 33). Le second concerne un type d'hommes qui apparaît dans les chroniques et romans de Stendhal:

> Ils forment un paradigme dont les traits se présentent ainsi: hommes avertis, plus âgés dans le rôle du père ou en celui de l'ami, intelligents, sagaces, lucides, chargés de relayer le narrateur et de décrire les situations, volontiers machiavéliques. Leur fonction est de régir, de prévoir, de conseiller. Ils guident leurs jeunes amis pour lesquels ils nourrissent une ambition, écoutent avec grand soin l'avis des femmes dont ils ont l'amitié ou la tendresse et qu'ils aiment comme leurs égales, celles-ci pratiquant d'ailleurs la liberté neuve de ne pas engager sur d'autres bases les rapprochements mutuellement désirés (II, p. 167).

Je pense de plus en plus que le secret de la littérature est l'amitié: écouter la parole de l'autre, offrir ma parole à l'autre, deux gestes simples qui nous tiennent éveillés, vivants. Le professeur et le père incapables d'amitié ne peuvent qu'imposer leur tyrannie: ils ont une langue de bois, ils ne savent pas qu'«il faut avoir des mains dans la voix» (II, p. 23).

Est-il possible d'être à la fois naïf (avoir le goût d'une intelligence aimante, à l'écoute de chaque parole même improvisée, pas solidement documentée) et rusé: «On dit rarement ce que l'on veut, on dit toujours

ce que l'on doit» (I, p. 86). Je penche vers un oui. Michel van Schendel paraît récuser toute naïveté pourtant il sait que «L'art est un savoir-gaffer» (I, p. 86): je dis ce que l'on n'attend pas, je dis ce que je peux du côté de ce non-attendu. Comme lui j'ai besoin de théoriser ma pratique du texte littéraire — la théorie comme retour conscient sur les gestes de lire et d'écrire: qu'est-ce que je fais, comment, pourquoi —, comme Brault j'aime bien enfouir mon savoir, comme Belleau j'ai envie de demander: «Qu'est-ce qu'un arbre pour la feuille de tremble[15]?»

1. Arthur van Schendel, *L'Homme de l'eau*, traduit du néerlandais par S. Margueron, Paris, Gallimard, coll. «Du monde entier», 1984, p. 119.
2. Bernard Groethuysen, *Philosophie de la révolution française*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», nº 67, 1982, p. 104.
3. Brice Parain, *Petite Métaphysique de la parole*, Paris, Gallimard, 1969, p. 61.
4. Michel van Schendel, *Rebonds critiques I. Questions de littérature*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1992, 354 p.; *Rebonds critiques II. Questions de littérature*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1993, 378 p.
5. Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les lettres*, Paris, Gallimard, 1963, p. 140.
6. Henri Meschonnic, *Le Signe et le Poème*, Paris, Gallimard, coll. «Le chemin», 1975, 547 p.
7. Michel van Schendel, *De l'œil et de l'écoute*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Rétrospectives», 1980, p. 230.
8. Gertrude LeMoyne, *Factures acquittées*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Les matinaux», 1964, 29 p.
9. Denis Diderot, *Œuvres romanesques*, Paris, Garnier Frères, coll. «Classiques Garnier», 1964, p. 395.
10. Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», nº 14, 1977, p. 552.
11. André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 29-32.
12. Jacques Brault, *Ô saisons, ô châteaux*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1991, p. 93-103.
13. Charles S. Peirce, *Écrits sur le signe*, traduits par Gérard Deledalle, Paris, Seuil, coll. «L'ordre philosophique», 1978, 263 p.
14. *Id.*, *Philosophical Writings*, New York, Dover Publications, 386 p.
15. André Belleau, *op. cit.*, p. 30.